

GENÈVE

LE RÉVEIL

anarchiste

La paix à tout prix
nous vaut
la guerre à tout prix

REDACTION ET ADMINISTRATION :
Rue des Savoises, 6
GENÈVE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS
Le numéro : 15 centimes

COMPTE DE CHEQUES POSTAUX
Le Réveil, No I. 4662. Genève

SUISSE ET UNION POSTALE
Abonnement : Une année, fr. 5.—
Six mois, fr. 2,50

Pacifisme intégral et pacifisme „intégral“

A la lecture de ce titre, le lecteur inaverti se dira peut-être: Qu'est-ce que cela signifie?

Cela? C'est que de même qu'il y a fagot et fagot, il y a aussi pacifisme et pacifisme. Il ne faut plus s'étonner de rien, car les mots mêmes de paix et de civilisation sont soumis aujourd'hui à une singulière fortune, à une vogue où la logique et la lexicologie sont outrageusement bousculées.

Ainsi, quand les brigands fascistes envahirent l'Abyssinie pour en massacrer les habitants avec une lâcheté sans égale, c'était pour y porter la civilisation et sauvegarder la paix.

Quand les divisions mussoliniennes s'attaquèrent à l'Espagne républicaine avec un matériel meurtrier du modèle le plus perfectionné, c'était pour défendre la civilisation et la paix européennes menacées par le bolchevisme!

Quand Hitler fit canonner pendant plusieurs heures le pauvre port d'Almería, c'était encore pour exalter la civilisation et la paix!

Inutile de continuer, ni de parler des massacres de Badajoz, de Malaga, de Durango, de Saint-Sébastien, de Bilbao, de Santander... Tous ces forfaits commis par les fascistes, nazistes et autres criminels, n'ont été perpétrés que pour glorifier la civilisation et la paix!

Il y a donc pacifisme et pacifisme.

Il y a d'abord celui de Hitler, de Mussolini, de Salazar et de tous les princes Koinoye — ce que ça ressemble à *canailles!* — de l'Empire du Levant. C'est celui qui déploie sa « merveilleuse » activité dans les événements actuels.

Mais il y a le pacifisme tout court, le vôtre, le mien, celui de tous ceux qui ne demandent qu'à vivre en paix dans un monde où règneraient la justice et la liberté. Ce pacifisme-là n'aime guère faire parade de lui-même lorsqu'il voit l'iniquité triomphante.

Il y a le pacifisme « bêtant », que je me garderais de critiquer en d'autres temps que celui où nous vivons. Je passe, pour être bref et bienveillant.

Il y a le pacifisme du *Barrage*, l'hebdomadaire des combattants de la paix, mais celui-là comporte au moins deux divisions assez tranchées.

J'ai déjà parlé du pacifisme intégral, soit le pacifisme à tout prix. C'est celui de Jeanson et de Galtier-Boissière. C'est, je pense aussi, celui de Hubert-Gibert. Mais ce dernier est un philosophe plutôt sceptique. Il met sur le même plan fascistes et antifascistes, et laisse voir que la politique du Foreign Office, au regard de la guerre d'Espagne, a sa préférence. Passons en courant.

J'ai égaré le numéro du 22 juillet du *Barrage* qui était tombé entre mes mains. Je ne pourrai donc pas donner des extraits textuels des articles que j'y ai lus, mais leur sens m'en reste assez net pour que je puisse les commenter sans longueur et sans les trahir.

Je parle donc des pacifistes intégraux. Il faut y compter Mme Madeleine Vernet. Là, vraiment, c'est à pleurer. Il paraît que la guerre d'Espagne est une affaire entre Espagnols, tout simplement! Est-ce qu'on va répondre à la guerre par la guerre? Puisqu'il s'agit d'une affaire espagnole, que les Espagnols fassent donc la paix!

C'est simple, n'est-ce pas? Naturellement, Mme Vernet n'a jamais entendu parler des 100.000 fascistes envoyés en Espagne par Mussolini, ni des « volontaires » expédiés d'Allemagne par Hitler et accompagnés de canons, d'avions, de bombes incendiaires et brisantes qui ont déjà accompli leur œuvre « civilisatrice » à Madrid, à Almería, à Irun, à Durango, à Guernica. Tout cela n'existe évidemment pas!

J'en arrive à un article de mon ami

Georges Pioch. Je regrette beaucoup de ne pas être d'accord avec lui, mais je ne puis me rallier à son point de vue. Lui aussi est un pacifiste intégral. Mais au moins, reconnaît-il les invasions mussoliniennes, hitlériennes, salazaréennes, et ne cache-t-il pas que la non-intervention a été odieusement violée par les fascistes, les nazistes et les Portugais jésuites. Cependant il persiste à la défendre, et à louer « Blum la paix ».

Je ne sais si des polémistes ont pu vouloir flétrir Blum en l'appelant ainsi. Il me paraît improbable qu'une telle volonté de dérision ait pu se produire dans les rangs de la réaction française. Je me rappelle que Blum s'est fait applaudir par la Chambre lorsqu'il a déclaré que la non-intervention continuerait. Et les journaux ont rapporté que les approbations les plus bruyantes furent celles des bancs de la droite. C'était là chose bien compréhensible, car ainsi les fascistes français célébraient à la Chambre leur propre victoire.

Non, il faut le dire et le répéter hautement: le socialiste Blum s'est fait le docile instrument du Foreign Office en proposant aux Etats de l'Europe la politique de non-intervention. Certes Blum a reçu aux Communes les plus chaleureux éloges de la part d'Eden. Mais après qu'on eût fait en passer à la France une responsabilité que l'Angleterre ne désirait point, qui donc tira toutes les ficelles dans la question espagnole? Est-ce la France du Front populaire? Dérision! C'est la perfide Albion qui put alors librement manœuvrer.

Non, mon cher Pioch, je ne puis atteindre à votre résignation. Lorsqu'on déclare que si la France eût fourni à l'Espagne républicaine les armes que celle-ci lui avait commandées et qu'elle demandait, c'eût été la guerre, on affirme quelque chose qui n'est nullement prouvé, ni même probable; on fait une sorte de prophétie rétrospective et purement gratuite. Mais ce qui n'est pas une prophétie, ce qui est au contraire une terrible réalité qui crève les yeux, c'est que la « non-intervention » n'a été qu'une duperie anglaise pour favoriser Franco, c'est que depuis quatorze mois la pauvre Espagne républicaine a souffert et souffre encore le martyre.

J'en arrive maintenant au pacifisme « intégral ». Celui-là se marque dans l'attitude qu'a prise le propre administrateur et je crois pouvoir dire, l'animateur du *Barrage*, René Gérin.

Celui-ci a publié dernièrement un ouvrage dont j'ai oublié le titre, mais qui doit ressembler à celui de mon article: *Pacifisme intégral et pacifisme « intégral »*.

Je n'ai pas lu le livre, mais Gérard de Lacaze-Duthiers en a fait une analyse dans le *Barrage* où percent avec évidence des sympathies pour les idées de Gérin. Je n'en parle moi-même que de mémoire.

Gérin oppose donc au pacifisme intégral ou pacifisme à tout prix, le pacifisme « intégral » où il fait une distinction entre les guerres. Il déclare qu'il n'hésiterait pas à se ranger parmi les combattants de l'Espagne républicaine puisque ceux-ci sont engagés, de la manière criminelle qu'on sait, dans une guerre civile. Le fait que cette guerre soit aussi devenue impérialiste ne saurait l'arrêter, parce que pour autant elle ne cesse pas d'être civile.

Je répète que je ne fais que rappeler de mémoire le sens de l'analyse du livre de Gérin qu'a faite Lacaze-Duthiers.

Eh bien, voilà quand même qui nous change un peu du pacifisme à tout prix que certains préconisent en se taisant sur l'effroyable réalité de l'agression fasciste en Espagne.

Quant à ma propre conclusion, la voici: La politique du pacifisme à tout prix n'a fait que servir la cause de Franco, de Mussolini, de Hitler et de Salazar. C'est en effet sur cette politique que Blum s'est appuyé dans son pays pour proposer la non-intervention. Celle-ci a déjà considérablement affaibli l'Espagne de la Liberté et menacé de l'écraser.

L. GABEREL.

L'ignoble farce

L'Assemblée de la Société des Nations n'a pas réélu l'Espagne comme membre de son Conseil et a refusé par une manœuvre abjecte que le *Journal de Genève* définit un vote courageux, de reconnaître l'agression, proclamée par les agresseurs mêmes, dont l'Espagne est victime.

Sans rien espérer de la Société des Nations, tout en ne l'attaquant pas avec la véhémence des bolchevistes première manière, nous avons toujours pensé que sa disparition ne signifierait pas une victoire révolutionnaire, mais fasciste. Ses défaillances, qu'on pourrait appeler plus exactement ses trahisons, ne nous ont ainsi nullement réjouis, bien qu'elles ne fussaient que confirmer nos prévisions.

Aujourd'hui nous nous demandons si, malgré tout, sa disparition ne serait pas à souhaiter. Une ignoble farce prendrait fin. Certaines positions lâches et louches ne deviendraient plus possibles; les pacifistes s'en remettant à la Société des Nations pour réaliser la paix se trouveraient mis en présence de l'obligation de la réaliser eux-mêmes; un vain espoir ne bercerait plus beaucoup de braves gens, notamment tous les millions d'adhérents aux Internationales syndicales et socialistes.

A lire dans le *Journal des Nations* tous les débats de Messieurs les ministres et diplomates, on éprouve un dégoût et une révolte invincibles. Mis en présence de faits les mieux prouvés, personne ne les conteste, mais tous parlent d'autre chose que de ces faits. Et nous ne connaissons pas les intrigues, les manœuvres, les turpitudes qui se passent en dehors des réunions, où une certaine tenue est en somme de rigueur. Elle tend, d'ailleurs à disparaître, pour faire place au sans-gêne et à l'impudence fascistes. Les *Ascaris* du Conseil et de l'Assemblée en ont déjà fourni plus d'un exemple.

Passons, tout cela est trop répugnant à remuer. Nous entendons simplement signaler ici deux des pires absurdités, dont il a été le plus souvent question à Genève: la non-intervention et la neutralité.

N'insistons pas sur la canaillerie de persister à appeler non-intervention la plus massive des interventions, sur laquelle précisément la S. d. N. est appelée à se prononcer, intervention dont les intervenus se vantent hautement.

Imaginez-vous une société composée de la grande majorité des Etats de la terre pour la non-intervention? Disons, tout de suite, que son covenant est rédigé surtout en vue précisément d'intervenir. Le contraire serait inconcevable. Réunir les représentants de plus d'une cinquantaine d'Etats pour leur dire: « Messieurs, nous n'avons pas à intervenir! » — ce serait le comble du grotesque. Toute association est faite en vue d'intervention dans un domaine donné; la S. d. N. a été créée surtout pour intervenir dans le domaine de la guerre et de la paix. En s'y refusant, elle nie sa raison d'être. Tous les rapports, accords et collaborations du monde dépendent du maintien de la paix, celle-ci sacrifiée il n'en est plus question. C'est la plus monstrueuse des absurdités donc que de parler à la S. d. N. de non-intervention en présence de deux guerres internationales.

L'un des délégués de la Cité du Vatican, M. Motta (l'autre est M. de Valera) a invoqué, lui, la notion de neutralité. A part que neutre rime avec pleutre, une neutralité consistant à ne jamais prendre parti, — M. Motta en réalité a su prendre parti contre la Russie — est aussi absurde appliquée à la S. d. N. Même en tant qu'arbitre il faut se prononcer pour ou contre quelqu'un ou quelque chose. Le rôle perpétuel de Ponce Pilate consisterait à ne vouloir se prononcer sur rien de rien, à se refuser à discerner entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, la victime et le bourreau. Mais alors les délégués suisses ne feraient que parler pour ne rien dire, car en tant que neutres

LA C.N.T. ET LES CORTÈS

L'Agence Havas a communiqué à la presse la dépêche suivante:

Valence, 2 octobre. — La deuxième et dernière séance des Cortès s'est déroulée sous la présidence de M. Martinez Barrio. Mme Dolores Ibarruri, parlant au nom du parti communiste et du parti socialiste d'unification catalane, a exprimé le désir de ces partis de voir représentées au parlement toutes les forces antifascistes, notamment la C.N.T. La séance s'est terminée par le vote à l'unanimité d'une motion de confiance au gouvernement. Selon la constitution, les Cortès devront se réunir à nouveau le 1er février 1938, si le président de la République ne les convoque pas avant cette date.

Remarquons, d'abord, que dans la même dépêche transmise par l'Agence officielle espagnole de Paris les mots « notamment la C.N.T. » ne se trouvent pas. Il est, d'ailleurs, quelque peu étrange que les communistes auxquels est due l'exclusion de la C.N.T. du gouvernement, voudraient maintenant l'introduire au Parlement, sans doute parce que ce dernier ne compte pour rien.

La C.N.T. ne nous paraît toutefois pas disposée à entrer au Parlement. *Solidaridad Obrera*, dans un éditorial, se borne, en effet à dire:

Opposés à l'organisme parlementaire, nous espérons que ses membres sauront accomplir leur devoir antifasciste et tenir compte des circonstances nouvelles qui doivent conditionner leur action.

Dans un article censuré, nous ignorons pourquoi, le même journal dit:

L'ouverture du Parlement à Valence a remué quelque peu les eaux auparavant tranquilles de la politique.

(Suivent 11 lignes censurées.)

Ce n'est pourtant pas cela le pire. Dans les conversations et potins politiques de ces derniers temps, il a été question de résoudre sous peu, qui aurait à représenter la C.N.T. au Parlement. Et on a prononcé des noms, ceux des députés Benito Pavón et Ange Pestana. Ce dernier a eu à déclarer récemment « qu'il était disposé à agir dans ce sens, en tenant compte de la doctrine de son parti ».

Comme nos lecteurs peuvent le voir, c'est chose sérieuse. Il y a encore ceux qui croient, parce que la C.N.T., étant données les circonstances préemptoires, partagerait avec d'autres entités les responsabilités du gouvernement, qu'elle a oublié ainsi le caractère antipolitique et antiparlementaire, propre à sa tactique d'action directe. Il est bon que ces messieurs rafraîchissent leur mémoire et n'oublient pas que s'ils peuvent changer selon le côté d'où souffle le vent, la C.N.T. suit fidèlement ses directives révolutionnaires qui l'ont accréditée auprès du prolétariat antifasciste.

Le néant des Cortès espagnoles, comme de tous les Parlements, vient d'être prouvé précisément par leur dernière réunion. Les différents leaders y ont été de leur discours, puis un ordre du jour a été voté et chacun s'en est retourné d'où il était venu. Le discours sensationnel de Largo Caballero, dont il avait été question, n'a pas été prononcé. Celui-ci n'a même pas paru dans l'enceinte parlementaire, ayant été remplacé à la tête de son parti.

Pas de parlementarisme! reste le mot d'ordre de nos camarades espagnols. Et nous voudrions qu'ils y ajoutent aussi: Pas de ministérialisme! bien que les représentants de la C.N.T. n'ont été éliminés que pour mieux réaliser la contre-révolution.

ils ne sauraient avoir d'opinion à exprimer, pour répéter donc éternellement qu'ils ne sont ni pour ni contre. La neutralité sincère serait le néant. Il est vrai que celle du jésuite Motta n'est pas sincère du tout. C'est une neutralité de mercenaire suisse au service de la papauté.

Sans appuyer...

* Il y a quelques mois seulement, le Parti communiste espagnol était un parti... sans adhérents. Aujourd'hui, les stalinien se vantent d'être une des plus fortes organisations d'Espagne. Numériquement s'entend. Dans la *Révolution prolétarienne*, Robert Louzon nous apprend ce qu'est le Parti communiste espagnol :

Les bourgeois sont entrés en foule dans les rangs du parti communiste et de sa succursale, le parti socialiste unifié de Catalogne, ainsi que dans les syndicats de l'U.G.T. catalane, fondés à leur intention. Ils y sont entrés, pour une part, parce que le programme était le leur, était leur programme de classe, ils y sont entrés aussi et surtout pour assurer leur sécurité personnelle. Le parti communiste espagnol et ses annexes sont donc devenus, non seulement par leur programme mais même par leur composition sociale, des organisations bourgeoises. De tous les bourgeois, ceux qui ont le plus d'intérêt à ne pas passer pour fascistes sont ceux qui le sont réellement. C'est pourquoi le parti communiste fut bientôt, non seulement composé de bourgeois, mais, principalement, de bourgeois fascistes. Que ce soit à Valence (où l'ancien secrétaire régional du parti de Gil Robles, entre autres, est actuellement membre du parti communiste) ou dans tel village plus ou moins reculé de Catalogne, les membres les plus actifs du parti communiste sont d'anciens adhérents de l'Union patriotique, de la Ceda, etc., etc.

Après les « A nous, la police », « A nous, les catholiques », le « A nous, les fascistes » se trouve dans la ligne de conduite des stalinien.

* Avant la grande guerre, les chefs des syndicats allemands nous assommaient avec leurs millions de syndiqués et leurs caisses plus que bien garnies. On sait ce que tout cela est devenu. Inutile d'insister. Les dirigeants de la C. G. T. française se plaisent à remettre ça en nous parlant constamment de leurs « cinq millions de syndiqués ». Reste à savoir ce que cela représente réellement en fait. Une masse pour l'action ou une masse prête à se défilé à la première occasion? L'action n'est pas pour convenir aux chefs qui se plaisent et entendent demeurer dans les orniers gouvernementales. Et alors, au premier tournant, il est à craindre que la plus grande partie de ces cinq millions se volatilise!

* On comprend mieux la ténacité que les franquistes et surtout les envahisseurs de l'Espagne apportent à la prise des Asturies lorsque l'on sait que celles-ci comptent 2067 mines. Leur étendue recouvre un dixième de celle de la province. Les minerais qu'on en extrait sont le fer, l'anthracite, la houille, le manganèse. On en tire aussi le cobalt, le cuivre, le plomb, le fluor, le zinc, le mercure, le jais, l'argile, le spath calcaire. Il existe encore d'importants gisements d'ardoises bitumineuses et des terrains pétrolifères. On se rend compte quelle proie de choix cette province si abondante en matières premières pour les industries métallurgiques peut être pour les puissances fascistes où tout est tendu vers l'industrie de guerre.

* La Chine a porté devant la Société des Nations l'agression dont elle est victime de la part du Japon. Sans espoir de voir ses demandes exaucées conformément au Pacte. Les expériences du Manchouko, de l'Éthiopie et de l'Espagne ne lui laissent aucun doute à ce sujet. Certains journaux ont bien voulu nous apprendre que l'exposé chinois avait produit une profonde impression sur l'aréopage international. Si profonde, sans doute, que les auditeurs en ont été suffoqués à tel point qu'ils n'ont pu qu'émettre une protestation toute platonique contre les bombardements de villes ouvertes. L'impérialisme nippon ne saurait en conséquence se décourager.

* Le Travail, par la plume de son directeur politique, annonce que « la discorde est dans le camp de la bourgeoisie suisse ». Cela à propos d'un vote au Conseil national concernant la réduction des salaires du personnel fédéral. Et au long de plus d'une colonne, on nous explique que tout se ramène à une question de clientèle électorale. Survenant un nouveau 9 novembre, et l'on verra si la discorde règnera dans la bourgeoisie!

* Qui dit dictature, dit absence d'humanité. Tout ce qui est suspecté d'opposition, d'hésitant et de non-conformisme absolu, est brisé sans ménagement, et cela jusqu'à la sauvagerie inclusivement. Aux exemples européens, on peut ajouter celui du Vénézuéla, où la mort récente du dictateur Gomez a permis de rappeler les effroyables tortures auxquelles furent soumis les prisonniers politiques dans ce pays. On cite entr'autres le supplice d'Andrade Mora dont les testicules furent arrachés par le *tortol* (instrument qui correspond au garrot), celui de Luis Rafaël Pimentel, torturé onze fois dans les mêmes conditions; le cas de ces neuf prisonniers qui restèrent sept jours

sans boire ni manger et ne furent ensuite alimentés que tous les trois jours pendant trois semaines; on se souvenait, avec horreur, de ces trois jeunes femmes qui moururent, pendues par les seins. Rappelons encore le supplice qui consistait à enfermer dans un cachot la victime qu'on attachait devant un puissant projecteur électrique qui s'allumait automatiquement toutes les dix secondes, sans arrêt, nuit et jour. Les malheureux qui subissaient cette torture devenaient fous en fort peu de temps. C'est là ce que nos unionnationaux appellent la mise en pratique des valeurs spirituelles...

* « La France aux Français ! », tel est le dernier mot d'ordre des chefs bolchevistes. Ils reprennent — à l'occasion des prochaines élections cantonales — la devise du répugnant personnage que fut l'antisémite Edouard Drumont, de la *Libre Parole*. C'est avouer, d'une part, qu'ils ne sont que de vulgaires croix-de-feu et, d'autre part, qu'ils prennent leurs suivants pour de parfaits imbéciles.

* On a inauguré la nouvelle salle de délibérations de la Société des Nations. Comme il se doit, ces messieurs s'en mirent jusque-là. Il était certes plus courageux d'y se garnir la panse et d'expérimenter la pèze du gosier que de se dresser résolument contre la guerre qui sévit en Espagne et en Chine. ARGUS.

LA REDDITION DE L'IMMEUBLE DES „ ESCOLAPIOS „

Nous avons reçu plusieurs récits différenciant l'un de l'autre des graves événements qui se sont déroulés à Barcelone le lundi 20 septembre dernier. Le gouvernement, poursuivant avec acharnement le désarmement du peuple et l'accroissement des forces de police, crée une situation particulièrement dangereuse. Ces policiers constituent à l'arrière une véritable armée, avec un armement des plus complets et modernes. Déjà entraînés à attaquer les « rouges » sur l'ordre de Negrin, ils le feront tout naturellement aussi sur l'ordre de Franco. Nul doute que si à l'approche des mercenaires de celui-ci, les populations armées auraient concouru à les repousser, par contre comme déjà à Malaga, Bilbao, Santander, ailleurs encore, les forces de police donneront partout l'exemple de passer au fascisme. Valence a armé ainsi une sixième colonne fasciste, en plus de la cinquième qu'elle n'a encore su et voulu anéantir. Il est déjà permis de se demander si l'aide de Moscou a plus servi ou nuï à l'Espagne. Car toutes les persécutions aux anarchistes et au P.O.U.M. ont été faites sur l'ordre et avec la direction et la participation des stalinien espagnols et étrangers.

En attendant un récit exact des faits, donnons celui qui a paru dans la presse bourgeoise. Ajoutons simplement que l'édifice des « Escolapios » abritait les organisations suivantes: Syndicat des industries alimentaires, Ecole populaire de guerre C.N.T., Athénée libertaire et culturel, Comité de défense du quartier du Centre, Jeunesse libertaire du Vme district. C'est donc un rude coup porté encore à nos camarades au profit exclusif du fascisme. La reddition paraît toutefois avoir eu lieu sur les instances du Comité Régional de la C.N.T. au complet.

—o—

Nous répétons que nous ne garantissons nullement l'entière exactitude de ce récit, mais il serait vain de cacher la gravité de faits, qui auraient pu provoquer de nouvelles journées comme celles de mai, et avec quelles conséquences!

On sait que le 20 septembre, au cours d'une perquisition effectuée dans l'immeuble des « Escolapios », situé à Badalona, rue San-Pablo, la police s'était emparée d'armes et de munitions appartenant aux anarchistes. Cette opération fut moins simple qu'on ne l'a dit, car elle a nécessité l'intervention de l'artillerie; il y a eu des blessés, vingt-cinq arrestations et l'on a constaté que les anarchistes qui étaient assiégés possédaient un véritable arsenal.

Les opérations, commencées aux premières heures de la matinée, le 20 septembre, n'ont pris fin qu'à 13 heures le même jour. Quelques agents, accompagnés de gardes d'assaut, s'étaient présentés aux occupants de l'immeuble en leur montrant un ordre de perquisition. On leur interdit l'entrée et, comme les policiers insistaient, quelques coups de feu les obligèrent à se retirer.

Des mesures furent alors prises pour encercler l'édifice. L'un des assiégés sortit alors dans la rue et jeta une grenade sur les forces de police. Les gardes ripostèrent à coups de fusil et celui qui avait jeté la grenade fut grièvement blessé et fait prisonnier.

A partir de ce moment, plusieurs heures furent employées pour convaincre les anarchistes de la nécessité de se rendre. Comme aucun résultat n'était obtenu, on demanda du renfort à la première division d'artillerie,

qui arriva, et une pièce tira plusieurs coups de canon sur l'immeuble.

Finalement, la police prit possession de l'édifice et saisit 200 fusils, deux mitrailleuses lourdes, 10 fusils-mitrailleurs, 5000 grenades, 4000 kilos de dynamite, quatre lance-bombes et une grande quantité de vivres.

Plus tard, on découvrit encore, au cours de recherches plus minutieuses, 50 caisses de cartouches, 170 fusils, un mortier et d'autres munitions.

L'édifice des « Escolapios », étant donné son emplacement et ses moyens de défense par les anarchistes, pouvait être considéré comme une véritable forteresse.

L'ANARCHISTE TAMBURINI ?

La presse bourgeoise — et parfois même la presse socialiste — persistant à vouloir compromettre, dans les derniers attentats en France, les anarchistes, nous reproduisons le tract suivant :

Faut-il que la presse d'information, qu'elle soit de droite ou de gauche, se moque éperdument de tout souci de vérité et soit animée d'une volonté tenace et diabolique pour discréditer l'idéologie anarchiste, pour accoler la qualification « anarchiste » après le nom de l'infesté Tamburini que les journaux anarchistes — *Libertaire* du 8 avril 1937, *Les Combats syndicalistes* des 9 avril, 23 avril et 21 mai 1937 — ont dénoncé à l'opinion publique comme agent provocateur directement au service du gouvernement italien.

Cet individu, attaché au bureau du service d'espionnage de Livorno (Toscane), travaille en France en liaison avec le vice-consul fasciste italien Giardini, de Port-Vendres, et le consulat fasciste italien de Narbonne. C'est lui et le Giardini déjà nommé qui ont sommé police et magistrature françaises — trop souvent, hélas! bien disposées aux pressions de ce genre — d'arrêter notre camarade Pasotti. Ces mêmes tristes produits du fascisme italien sont même arrivés à faire arrêter par la police française M. Campolongo, président de la Ligue italienne des Droits de l'Homme, comme anarchiste dangereux.

Nous, Fédération anarchiste des Bouches-du-Rhône, nous savons que Tamburini est possesseur d'un passeport italien avec son vrai nom d'Angelo Tamburini, d'une carte d'identité française au titre de commerçant, d'une carte d'adhésion au Parti socialiste unifié de Catalogne avec le nom de Tamburini Emmanuel, d'un passeport espagnol fait à Lerida le 6 juillet 1936, portant le numéro 8285, au nom de Miguel Bosch.

Tous ces papiers portent sa photo, que nous possédons et que nous avons publiée dans le journal *Le Combat syndicaliste* du 9 avril 1937.

En matière d'espionnage, il se nomme Théophile et, à ce titre, il reçoit chaque mois sa pécunie d'Italie.

Voilà le personnage qu'une presse et qu'une police partisans le connaissant bien, présente comme anarchiste.

Pourquoi? Parce que l'idéologie anarchiste est la seule capable de libérer complètement l'être humain des multiples chaînes de toutes sortes qui font de lui un esclave — qui se dit libre — mais qui offre le maximum de possibilités aux multiples exploitations de la meute de maîtres divers qui se le disputent.

Lisez la presse et la littérature anarchistes qui ne savent pas farder la vérité et n'encensent aucun maître.

Fédération anarchiste des Bouches-du-Rhône.

—o—

Rappelons que si, d'une part, des fascistes avérés démasqués depuis des mois par nous, avec preuves à l'appui, sont obstinément appelés anarchistes, des anarchistes véritables, tel Pasotti, sont accusés lâchement d'être des agents fascistes. *Le Travail* n'a pas hésité à reprendre pour son compte cette infamie, alors que M. Campolongo, président de la Ligue italienne des droits de l'homme, a innocenté notre camarade et expliqué le véritable rôle qu'il a joué.

Pasotti n'a, d'ailleurs, été arrêté que pour avoir quitté la zone délimitée du midi de la France, pour laquelle, après son expulsion, il avait obtenu un permis de séjour provisoire de trois mois. Nous ne demandons pas au Travail de rectifier; à force de hanter les bolchevistes, il a perdu le sens de l'honnêteté.

Fédération anarchiste du Sud-Est

Compte rendu financier du 1er février au 31 août.

Recettes: Cotisations groupes: Romans (7 versements) 150, Annemasse (1) 170, Grenoble (2) 40, Chambéry (2) 40, Aix-les-Bains (1) 10, Thonon-les-Bains (5) 160, Genève (7) 110, Tournée Huart 887.50.

Total des recettes: fr. 1567.50.

Dépenses: Correspondances et divers 73.75, frais tournée Huart 1152.55. — Total des dépenses: fr. 1226.30.

En caisse: fr. 341.20.

Lausanne La crise est finie...

Tous nos docteurs, ès-sciences sociales sont penchés sur les statistiques et crient victoire:

— La crise est finie! disent-ils.

Sans blague! Parce que des statistiques élastiques établissent que le chômage diminue, croit-on vraiment que la crise est finie!

Il y a encore de la misère et il y en aura tant que le régime de spoliation, de vol, de sang qui nous régit existera.

Il ne faut pas généraliser, pourtant voici ce que l'on voit encore à Lausanne, ville où les autorités font tout ce qui est possible de faire pour les chômeurs, dans le cadre de la légalité bourgeoise. C'est la *Feuille d'Avis* qui, dans son numéro du 21 septembre, écrit:

Hier, on a découvert sur la route, près du café des Tramways, à Montherod, un nommé H., Fribourgeois, âgé de 66 ans, qui paraissait dans un grand état de faiblesse. On appela M. le Dr Barraud qui constata que le pauvre bougre souffrait de sous-alimentation et de faiblesse générale, ce qui avait provoqué une crise cardiaque. Le malheureux fut conduit à l'Hôpital cantonal.

Voilà à quel point nous en sommes, malgré les œuvres de charité, qui d'ailleurs ne donnent qu'à ceux qui vont tirer les sonnettes, malgré les secours officiels, etc. Et la presse, froidement, sans indignation, donne de telles nouvelles. C'est écoeurant!

Et l'assurance-vieillesse!

A propos de l'article ci-dessus, nous nous sommes souvenus que le parti socialiste avait promis dans son programme électoral d'instituer l'assurance-vieillesse. Si nous sommes bien renseignés, c'est le seul point de ce programme qui n'ait pas été réalisé.

Il paraît qu'avant les nouvelles élections communales, la municipalité va déposer un projet instituant cette assurance.

Ce serait le moment! Si c'est vrai, nous disons tant mieux et bravo! Mais n'est-ce pas là simple précaution électorale et les vieux auront-ils réellement une pension suffisante pour vivre? Là est la question.

Un bon film.

Etant désœuvré un soir de la semaine dernière, je suis allé dans un cinéma et ma bonne étoile m'a fait entrer dans une salle où se donnaient « Visages d'Orient ».

Ce film est vraiment excellent et sort des sentiers battus. A le voir on peut se faire une idée de ce que pourrait nous donner le cinéma s'il n'était pas mercantilisé et aux mains des capitalistes.

« Visages d'Orient » nous montrent, en de saisissants tableaux, la misère effrayante du paysan chinois, sa lutte quotidienne contre les éléments.

J'ai pensé, en voyant ce film, à tout ce qu'une société anarchiste pourrait apporter de bonheur de par le monde. Si les intérêts capitalistes, l'effroyable insuffisance de la bourgeoisie dirigeante ne s'y opposaient, quels travaux d'irrigation, de protection il y aurait à faire dans ces pays riches mais en butte aux éléments naturels... et autres. J'ai remarqué aussi que ce film, sans en avoir l'air, fait l'apologie du vol quand il s'exerce contre les riches et le condamne quand il lèse les pauvres.

Bref, un film humain, émouvant, véridique, que les camarades peuvent voir avec profit.

A lire.

Nous prions instamment nos camarades de bien vouloir prêter une attention spéciale à l'appel de la F.A.I. que le *Réveil* publie dans ce numéro.

Nos amis d'Espagne ont été salis, attaqués, calomniés. Ils ont le droit de faire entendre leur voix et d'exiger que tous l'écoutent attentivement.

Coups d'épingle.

La vie est chère, les prix haussent... au plus grand profit des mercantis et des sociétés anonymes; des êtres humains ont faim, même chez nous, d'aucuns ne savent pas où aller se loger. Qu'importe, les pasteurs inaugurent de nouvelles églises, on achète à grands frais de nouvelles cloches, électriques s.v.p. On f.t loin d'argent qui pourrait soulager bien des misères.

Ce que le peuple doit demander, ce n'est pas la charité, c'est la reconnaissance de ses droits, il doit même l'exiger.

Mais tout de même, quelle société celle qui bâtit de nouvelles églises quand il y aurait tant à faire pour venir en aide aux malheureux!

Ne doit-on pas désirer que cela change, et qu'une révolution balaie toutes les injustices, tous les non-sens et établisse le règne du bien-être et de la solidarité.

A nos lecteurs.

Nous demandons instamment aux lecteurs de ce journal qui le considèrent comme indésirable à recevoir, de le retourner à l'administration de Genève, avec la mention *Refusé*. Quant aux nombreux lecteurs qui estiment le *Réveil* et le veulent recevoir régulièrement, ils n'ont qu'à verser ce qu'ils peuvent, 1, 2 ou 3 fr., au compte de chèques postaux I.4662, Genève. *L'Administration.*

Notre attitude

Un camarade nous adresse une lettre de reproches que nous croyons pouvoir résumer ainsi :

1. Nous sommes pessimistes ;
2. Nous sommes défaitistes ;
3. Nous défendons le P.O.U.M., parti dictatorial ;
4. Nous accusons à tort de faiblesse la C.N.T. et la F.A.I. ;
5. Nous traitons de traîtres les partis politiques groupés autour du gouvernement de Valence et de la Généralité de Catalogne ;
6. Même si nous voyons noir, nous n'avons pas le droit d'exprimer notre désespoir et d'ensevelir à l'avance ceux qui luttent héroïquement.

Eh bien, personne n'est moins content du rôle qui nous échoit que nous-mêmes, mais toutefois nous pensons ne pouvoir servir autrement notre cause. Expliquons-nous.

1. Nous ne sommes guère pessimistes. Défendre une cause pendant près d'un demi-siècle témoigne d'une robuste conviction qui ne se laisse pas facilement ébranler. L'amour même que nous portons à notre mouvement nous fait apercevoir tous les obstacles, les dangers, les difficultés et les hostilités qu'il a à vaincre, d'où le manque chez nous d'un optimisme béat, tout en ne désespérant jamais de l'avenir.

2. Nous avouons ne pas être sûrs de la victoire. Une longue série de défaites : Badajoz, Irun, Saint-Sébastien, Malaga, Bilbao, Santander, l'avance fasciste en Asturie, nous ont tour à tour angoissés. Et comment ne pas se rendre à cette évidence que si l'invasion italo-allemande peut librement continuer à se développer, alors que la défense républicaine est de plus en plus entravée, le pire est à craindre ? Voulons-nous obtenir promptement aide pour l'Espagne ? Voulons-nous remuer les masses plongeées dans la pire apathie ? En sortiront-elles en pensant que sans rien risquer les antifascistes vaincront quand même ? ou ne faut-il pas leur démontrer que la situation devient désespérée à moins d'une action internationale vigoureuse en faveur de l'Espagne ? La foi dans la victoire ne suffit point ; il faut de formidables moyens pour l'obtenir. Ce n'est pas être défaitistes que de les réclamer comme indispensables à la victoire.

3. Nous savons tout ce qu'on peut reprocher au P.O.U.M. Il s'est fondé pour supplanter nos camarades, le premier il a parlé de dictature, il s'est livré à un bluff de mauvais goût en plusieurs cas, il a mis en circulation tous les faux mots d'ordre empruntés à Lénine ; mais en somme l'accusation de trahison formulée contre lui n'a été appuyée par rien. Nous ne saurions tout de même nous associer aux pires vengeances criminelles des staliniens, qui, d'ailleurs, se sont aussi abattues sur nos camarades. De la conception que nous nous faisons de la justice, personne n'est exclu. Tout au plus pourrait-on remarquer que le P.O.U.M. n'est en somme victime que d'une dictature bolcheviste fort prônée par lui.

4. Nous savons que la C.N.T. et la F.A.I. ne peuvent, comme nous tous, décider librement de faire ceci ou cela. Nous avons répété notre confiance en ses militants, mais il est indéniable qu'il y a eu de leur part recul et que parmi ces militants mêmes, d'aucuns estiment que trop de concessions ont été faites. Si les critiques violentes, les excommunications, les invites à la scission nous paraissent inadmissibles, le fait même de suivre nos camarades dans leurs activités peut aboutir à quelques critiques fraternelles.

5. Gouvernement de Valence et Généralité de Catalogne, sous l'instigation et avec le concours des communistes, se sont attachés à une œuvre de restauration de l'ancien régime. Ils ont trahi la révolution, sous prétexte d'obtenir les sympathies des Etats démocratiques et de gagner la guerre. Le désarmement du peuple et le surarmement de corps de police très fortement accrus et toujours prêts à servir tous les régimes, trahissent aussi, à notre avis, le mouvement libérateur espagnol. Les syndicats sont chassés de leurs locaux, les collectivités dissoutes, les militants ouvriers arrêtés par centaines, les miliciens étrangers expulsés sans papiers — toute cette besogne, accomplie par les partis politiques de Front populaire, nous l'appelons et elle l'est de trahison.

6. Nous ne voyons pas noir, mais simplement ce qui est la tragique réalité. Or, ne pas la dénoncer, c'est s'en rendre complice. Espoir, désespoir, que faut-il entendre par ces mots ? Devons-nous espérer dans l'action du prolétariat international, dans la politique tortueuse de M. Delbos, qui n'est devenu ministre des affaires étrangères en 1936 que pour avoir déclaré en décembre 1935 approuver la politique fasciste de M. Laval ? Devons-nous faire confiance à l'Angleterre conservatrice ou à la Société des Nations aux perpétuelles dérobades, se souciant beaucoup plus des fascistes absents

PROBLÈMES D'ESPAGNE

Mensonges et calomnies contre les anarchistes espagnols.

On fait souvent aux anarchistes le reproche d'être sectaires. Sans nier que le cas peut évidemment se produire, il est curieux de constater que ceux qui nous font ce reproche sont précisément les mêmes qui ne peuvent tolérer aucune critique de leur parti et de la politique menée par les dirigeants de l'U.R.S.S.

Nous pouvons aussi constater que chez nous, entre camarades et dans notre presse, les critiques ne manquent pas soit à l'égard de la doctrine, soit à l'égard de l'action anarchiste.

Ainsi les problèmes que soulèvent la question espagnole sont abondamment discutés par les anarchistes du monde entier. Ceux-là font de vives critiques à la C.N.T.-F.A.I., ceux-ci se déclarent d'accord avec ces organisations, etc. Bien entendu, peuvent être déclarés sectaires ceux qui défendent à l'aveugle leur point de vue.

Nous qui pensons ne point être sectaire, puisque nous discutons librement de la politique, de la ligne et de l'action menées par la C.N.T.-F.A.I., nous ne pouvons cependant admettre certaines attaques contre les anarcho-syndicalistes espagnols, car certains de ces attaques puisent leurs sources dans des contre-vérités et dans des mensonges.

Nous venons ainsi de parcourir un livre intitulé *La guerre en Espagne*, de Louis Fischer, communiste nord-américain, livre abondamment répandu par les soins pressés des ambassades espagnoles.

Après avoir décrit assez justement les conditions dans lesquelles s'est produit le soulèvement des généraux factieux, l'auteur examine les forces en présence.

Ce qui nous intéresse plus spécialement sont les pages où l'auteur parle des anarcho-syndicalistes.

Tout d'abord il écrit « qu'en 1934 et 1936 les anarchistes apportèrent quelque appui électoral au Front populaire ».

La vérité est que la C.N.T. s'est abstenue en 1936 de lancer le mot d'ordre traditionnel d'abstention électorale, ce qui a fait que des milliers de syndiqués cégétistes ont voté Front populaire et que de ce fait ce dernier a remporté une éclatante victoire... électorale.

Plus loin l'auteur écrit que

le mouvement anarchiste espagnol est profondément révolutionnaire. La plupart de ses adhérents sont des ouvriers et des paysans pauvres, et on ne pouvait s'attendre qu'il en fût autrement. Dans les premiers jours du soulèvement, les anarchistes emportèrent bravement les casernes de Barcelone et vinrent rapidement à bout des mutins.

Voilà des lignes que devraient méditer les communistes de chez nous qui entendent même enlever aux anarchistes espagnols le mérite d'avoir les premiers été les artisans de la défaite fasciste.

Mais après ces lignes qui sont destinées à établir l'« objectivité » de l'écrivain et qu'il eût été difficile de ne point écrire dans un tel ouvrage, voici une phrase qui inspirent soit un manque total de renseignements, soit une mauvaise foi absolue :

On a souvent constaté en Espagne que, pendant les premiers jours de la guerre civile, de nombreux fascistes et amis de Franco qui n'avaient pu réussir à s'échapper du territoire loyaliste entrèrent dans la F.A.I. ou la C.N.T. non seulement pour protéger leurs vies, mais pour y commettre des actes qui rompraient l'unité et discréditeraient la cause loyaliste. C'est un fait que les organisations anarchistes ouvrirent toutes grandes leurs portes quand la révolte éclata.

C'est exactement le contraire qui est vrai. Chacun connaît en Espagne la difficulté qu'il y a d'entrer dans la F.A.I. Le candidat éventuel doit être connu des camarades et avoir fait ses preuves. Pour ce qui s'agit de la C.N.T., l'admission était évidemment plus facile, puisqu'il s'agit d'une organisation syndicale, mais cependant, d'après une enquête que nous avons menée en Espagne, le candidat aspirant à entrer dans la C.N.T. devait être présenté par deux parrains ayant au moins quatre ans d'affiliation syndicale.

Dans ces conditions, il se peut encore que certains éléments douteux soient entrés dans la C.N.T., mais que ces éléments aient influencé la politique anarchiste, comme le dit notre écrivain, est totalement inexact. D'ailleurs, celui-ci ajoute que s'il en est ainsi, ces éléments n'ont fait que renforcer une tendance existante.

que des victimes de leurs agressions ? Suprême, unique espoir, ce que pourront faire nos camarades et tout le peuple d'Espagne, mais ils sont déjà si durement éprouvés et opprimés ! Nous pensons que seule la connaissance de l'immensité du danger peut amener un sursaut salutaire. Puisse-t-il se produire.

L. B.

Ce qui en français veut dire qu'une tendance fasciste, défaitiste existait et sans doute existe encore dans la C.N.T.-F.A.I. Contre une accusation aussi gratuite et aussi perfide, nous n'avons rien à dire, le monde jugera.

Il est juste de dire que les syndicats socialistes rendaient l'admission chez eux deux fois plus difficile qu'en temps normal (à la C.N.T. l'admission était quatre fois plus difficile), mais l'accroissement formidable des partis politiques depuis le 19 juillet 1936 indique clairement que les éléments douteux ont trouvé là l'abri qu'ils recherchaient.

Et quel est le parti qui a vu accroître le plus ses effectifs, si ce n'est le parti communiste ?

Le parti communiste où, en Espagne, on entraînait comme dans un moulin. Il ne faut pas oublier qu'à Barcelone le parti communiste comptait avant le 19 juillet une cinquantaine de membres. Aujourd'hui ses adhérents se comptent par milliers ! D'où viennent-ils ? Quels sont-ils ?

D'ailleurs, la tendance réactionnaire du parti communiste n'a-t-elle pas été considérablement renforcée ? D'où sont venues les premières attaques contre les collectivités agraires et industrielles, si ce n'est dans la presse communiste ?

N'est-ce pas Indalecio Prieto qui, parlant des communistes, dit « l'extrême droite du Front populaire » ?

Nous n'en finirions pas, si nous analysons encore toutes les contre-vérités contenues dans ce livre. Pourtant elles sont encore nombreuses et aucune d'elles n'est basée sur quelque chose de sérieux.

Il est tout de même étonnant que ce bouquin reçoive l'appui total des ambassades espagnoles et du gouvernement espagnol.

Sa diffusion n'est-elle pas un acte de trahison à l'heure qu'il est ? N'est-ce pas vouloir diviser les forces qui en Espagne luttent ensemble contre le fascisme ?

Critique objective et courtoise, oui, mais diffamation, non.

Mais en définitive ceux qui agissent d'une telle façon ne désirent-ils pas davantage une victoire de Franco que celle de la république, surtout d'une république où les anarchistes seront les plus fidèles défenseurs de la liberté et des droits populaires ?

ANAR.

Cahier d'un milicien dans les rangs de la C.N.T.-F.A.I.

(Suite.)

La nuit venant, nous décidons de rentrer à notre base. A peine arrivés au castillo, qu'un cavalier apporte des ordres pour partir en avant. L'artillerie fasciste aperçoit notre mouvement et tire pendant une demi-heure, sans toutefois nous atteindre. Nous prenons position sur une petite montagne, où nous sommes dévorés par une multitude de moustiques. La nuit passe sans une escarmouche. Au petit matin, vers 4 heures, nous chargeons les mitrailleuses et nous avançons dans une région qui nous est inconnue. Des patrouilleurs qui étaient partis en avant, reviennent et annoncent que le castillo n'est plus occupé par les fascistes. Nous arrivons et après un rapide examen nous allons prendre position sur les hauteurs environnantes, en vue d'une éventuelle attaque ennemie. Deux jours passent rapidement, pendant lesquels nous fortifions les parapets bâtis en hâte pour se garer des bombardements de l'aviation et de l'artillerie, qui nous harcèlent chaque jour. Enfin la troisième nuit, plusieurs pièces d'artillerie de 7.5 et 15.5 arrivent et prennent immédiatement position. Nous nous réjouissons, pensant qu'enfin ça va chauffer et c'est avec peine que nous freinons notre enthousiasme. L'attaque nous est promise pour la *manana*, terrible habitude espagnole de tout remettre au lendemain. La nuit nous paraît bien longue, tant nous sommes impatients et le soleil se lève sans qu'aucun signal soit donné. L'immense confiance dans le capitaine français technicien commence à diminuer et pendant la journée il est emprisonné pour s'être livré à des actes de violence et menaces de mort sur un camarade espagnol. Garcia Oliver et Carlo Rosselli, à qui nous avions fait parvenir un mot, accourent immédiatement et tiennent conseil avec les délégués nommés par le détachement. Le capitaine est remis en liberté, après avoir fait la promesse que des incidents de cette nature ne se reproduiraient pas. La décision d'avancer la nuit est prise, après en avoir étudié toutes les possibilités. Les préparatifs terminés et la nuit tombant, nous avançons en file indienne en suivant le pied de la montagne. La pluie, qui a commencé à tomber avec violence rend la marche très pénible, le terrain étant très glissant.

Ce serait folie que d'attaquer sur un terrain où nous faisons toute une gymnastique pour se tenir en équilibre. Nous nous arrêtons dans un endroit très favorable

pour organiser la défense. Des parapets sont construits en vitesse, avec des pierres et recouverts avec des herbes, pour mieux dissimuler notre présence.

Le jour revient à peine, notre travail est achevé et nous apercevons en face de nous, à travers la brume matinale, un gros château bien construit et perché sur un mamelon qui domine la plaine qui nous en sépare. Les fascistes qui ignorent notre présence, vont et viennent dans les alentours à environ 400 mètres de nous. Nous ne tirons pas une seule cartouche, espérant mieux exploiter notre merveilleuse position. Tout à coup, des obus sifflent à faible hauteur sur nos têtes, et les explosions de nos batteries se font entendre. Les obus tombent à une cinquantaine de mètres du château, mais la deuxième salve s'en rapproche. Le tir devient plus rapide et plusieurs obus crèvent la façade, avec des explosions formidables.

L'artillerie fait rage, nous apercevons des hommes qui cherchent à s'enfuir par la gauche, derrière un monticule. Immédiatement nous ouvrons un feu nourri, pour leur couper la route, mais la fumée des explosions nous gêne considérablement et nous préférons économiser notre munition.

A midi, le calme est revenu, nous en profitons pour nous sécher et nous reposer un peu. Le soir, nous doublons la garde que nous portons un peu en avant. Vers une heure, nous sommes alertés par les plantons qui ont entendu du bruit, nous dressons l'oreille, le doigt sur la gâchette, prêts à faire feu. Un Espagnol, qui a vu une ombre, fait la sommation d'usage. La réponse ne se fait pas attendre : « Ne tirez pas, je suis un camarade », et un homme s'approche les mains levées. Il est interrogé et répond docilement. Il remet une lettre dont nous prenons connaissance. Ce sont, paraît-il, des camarades qui étaient en service régulier, mais ils n'osent désertir, pensant que des représailles seront faites sur leurs parents, qui habitent en territoire fasciste. Ils nous conseillent d'attaquer le plus vite possible, car ils sont une centaine, bien décidés de tuer les phalangistes qui les commandent et nous laisser maîtres de la position. Ils seraient de ce fait considérés comme morts ou prisonniers et rien ne saurait justifier des menaces envers les leurs.

Nous remercions le porteur qui, après s'être copieusement ravitaillé, repart, nous laissant le cœur plein d'espoir. Nous dépêchons un camarade au Comité de guerre, espérant mettre à profit tous ces renseignements. Il revient avec des instructions, mais nous ne devons pas bouger, étant en position d'appui. L'attaque se fera par la gauche avec le bataillon italien. Le jour n'a pas commencé à poindre que l'attaque se déclenche et le bruit se rapproche rapidement. Les fascistes se replient immédiatement vers le château, mais en dehors de notre champ visuel et nous regrettons amèrement de ne pouvoir intervenir. L'artillerie commence et touche très bien le but pendant que notre aviation, qui vient d'arriver, décrit de grands cercles et en trois fois lâche ses bombes qui éclatent dans un bruit de tonnerre. Le château disparaît par instants dans la fumée et la poussière et nous pensons que les fascistes doivent avoir abandonné la position. L'aviation disparaît et l'artillerie cesse son feu.

Les Italiens ont réussi à s'avancer à une centaine de mètres du château et demandent des mitrailleuses de renfort. Le capitaine, nous l'avons su plus tard, refuse formellement, disant que c'est trop risquer que d'avancer des armes trop lourdes et peu transportables. Les Italiens sont alors obligés de se replier en dehors du feu fasciste, après avoir essuyé un feu très nourri de mitrailleuses.

Après midi, le calme est complet et un grand drapeau blanc flotte à une fenêtre du château. Nous sommes très inquiets de ce signal et le capitaine, pour se racheter, nous demande d'aller en rampant, tâcher de s'introduire à l'intérieur du château. Nous pensons que cela suffisait de s'être laissé prendre une fois et que là où une compagnie avait à peine suffi, il ne fallait pas y aller à dix. Nous demandons d'essayer avec un camion blindé, mais à peine sort-il de la route, qu'il s'embourbe dans le terrain rendu trop mou par les pluies récentes. Il y a pourtant des blessés et pour aller les chercher il faut passer à découvert plus de cent mètres. Une ambulance tente de passer ; mais immédiatement les mitrailleuses crépitent et elle fait marche arrière. Le chauffeur ne veut pas aller plus loin, un milicien saute à sa place et l'ambulance réussit à passer à toute vitesse. Son retour est salué par un feu violent, mais heureusement le milicien n'est pas touché.

(A suivre.)

Albert MINNIG.

Il faut dire aux peuples que, pour les lancer les uns contre les autres, on les a toujours trompés. — Général Percin.

Genève — Imprimerie, 24, rue Vieux-Billard

FEDERATION ANARCHISTE IBERIQUE

Au mouvement libertaire international

La situation actuelle en Espagne

Nous nous croyons obligés de donner une explication aux anarchistes des autres pays, quant à la véritable situation en Espagne, où se développent les terribles épisodes d'une lutte sans égale. La continuelle absorption de nos énergies par les problèmes immédiats et urgents de la guerre civile et de la révolution commencée, ont fait que nous n'eûmes pas, avec le reste des anarchistes du monde, le contact et les relations nécessaires pour éviter beaucoup d'équivoques et corriger les erreurs et les fausses interprétations quant aux problèmes d'Espagne.

A aucun de nos camarades de l'extérieur n'a échappé la gravité de la situation. Le prolétariat espagnol soutient une guerre contre trois nations qui envahissent l'Espagne et qui appuient, avec la force de leurs armes et de leurs hommes, la cause de Franco.

La guerre sainte des monarchies absolues contre la Révolution française et celle des pays capitalistes contre la Révolution russe se répètent, corrigées et augmentées, contre l'Espagne et le prolétariat espagnol.

Malgré l'héroïsme du peuple, malgré la bravoure des combattants, malgré les efforts surhumains réalisés, l'attaque des pays fascistes contre l'Espagne, consentie et approuvée par la lâcheté et les intérêts des démocraties européennes, compromet sérieusement notre cause. Ajoutons à cela les maladresses commises par les socialistes et les communistes pour défendre leurs intérêts de parti et on aura une idée approximative de la multitude de causes de défaite en Espagne antifasciste et la situation grave qui s'y rencontre maintenant. Mais nous ne désespérons pas, parce que nous connaissons les énergies inépuisables de notre peuple, la fermeté combattive de ses hommes, qui font qu'aujourd'hui même, en plein cœur de l'Espagne fasciste, les mineurs de Rio-Tinto et les pêcheurs galiciens luttent, armés en partie, contre l'ennemi, se jouant de la mort mille fois par jour.

Nous savons que le prolétariat du monde entier, comprenant en lui toutes les tendances socialisantes, se rend compte que la cause de l'Espagne est en définitive celle de la liberté, du progrès et de l'élévation des conditions humaines dans le monde entier. Une fois de plus, notre voix s'adresse à tous les camarades de tous les pays, aux anarchistes et aussi aux hommes de conscience libre, nous leur demandons qu'ils mettent tout à contribution pour obtenir la mobilisation des esprits, le soulèvement collectif des masses ouvrières, afin de forcer les pays se disant démocrates à se dresser contre l'impérialisme de l'Italie et de l'Allemagne, envahisseurs effrontés de notre malheureuse terre.

L'attitude des anarchistes espagnols

A combien de commentaires et à combien de critiques a prêté la position adoptée par les anarchistes espagnols à partir du 19 juillet! Nous ne pouvons dans cet appel qui est un appel à l'anarchisme militant de tous les pays, détailler les causes et les effets de nos attitudes. Nous voulons seulement affirmer catégoriquement que l'anarchisme espagnol n'a renié aucune de ses doctrines et qu'il a admis le pouvoir et même la participation au pouvoir comme une fatalité engendrée, non par la révolution que font les masses ouvrières, mais par la guerre et la nécessité de maintenir l'unité du bloc antifasciste. Nous avons accepté parce que notre dynamisme, notre foi dans le peuple et la confiance que les masses ont en nous seuls pouvaient insuffler l'enthousiasme dont avaient besoin les combattants insuffisamment armés. Notre attitude avait à faire front à des situations difficiles, dans lesquelles le courage vacillait, les hommes menaçant d'abandonner la lutte, cédant à la poussée de l'adversaire. Nous venions garantir à nos camarades une sécurité d'existence et de subsistance une fois la guerre terminée, avec la possibilité de reprendre tous les problèmes fondamentaux de la révolution, ajournés par la lutte qui, de civile, s'est transformée en guerre d'indépendance.

Notre ligne de conduite n'a pas été douteuse, et elle tentait de résister aux efforts des socialistes et des communistes, particulièrement, pour nous enlever le pouvoir, dans lequel nous étions un danger et une force qui ne pouvait être mise en marge de la loi. Notre participation au pouvoir était une réponse permanente aux arguments démagogiques de nos adversaires.

Après avoir préparé le mouvement de mai, dans lequel nos camarades furent constamment provoqués, jusqu'à l'exaspérer et à les faire protester dans la rue, protestation justifiée par notre exclusion du gouvernement et par la persécution de nos militants, les responsables du mouvement

de mai — Gauche républicaine et Parti socialiste de Catalogne (PSUC), adhérant à l'Internationale communiste de Moscou — purent manœuvrer de telle façon que nos camarades, situés entre deux feux, coururent le péril d'être décimés soit par les forces qu'envoya le gouvernement de Valence pour réprimer l'insurrection, soit par les fascistes qui attaquent la Catalogne sur le front d'Aragon.

Terribles responsabilités que l'histoire établira quelque jour. Pour aujourd'hui, il faut que les travailleurs du monde entier sachent de quelle manière ont procédé les hommes qui se disent révolutionnaires et se font les paladins internationaux d'une unité qui s'établit seulement quand les masses se débarrassent de leur tutelle et forment dans les rues un seul peuple de frères d'exploitation et de martyrs, comme il arriva en octobre 1934 dans les Asturies et le 19 juillet à Barcelone.

Si nous voulions parler, nous pourrions dire beaucoup de choses et des choses très graves. Par un sens élevé de responsabilité, nous nous sommes tus devant la dissolution de l'œuvre réalisée dans les collectivités agraires, dissolution due aux communistes lancés frénétiquement à l'attaque pour l'anéantissement de notre mouvement. Nous nous sommes tus devant la perte de Bilbao, victime des plus noires trahisons, devant la chute de Santander, où luttaient deux compagnies de la C.N.T.-F.A.I., tandis que les autres fuyaient ou pactisaient la reddition de la ville. Nous nous taisons encore, mais nous ne pouvons que décliner toute responsabilité dans ces échecs coïncidant avec l'absurde attaque contre les conquêtes révolutionnaires du peuple qui, aujourd'hui plus que jamais, jette ses regards vers nous et dépose en nous toute sa confiance et toutes ses espérances de salut.

Nous sommes et serons plus riches en expériences, après la leçon reçue et la réalité incomparable vécue et nous suivrons la route d'un pas plus ferme que jamais si l'ennemi plus immédiat et plus dangereux, le fascisme, est battu et si la révolution n'est pas renversée par les hordes de Hitler, Mussolini et Franco. De plus, nous affirmons solennellement que si Bakounine eût été vivant en Espagne, dans notre révolution, il aurait agi comme nous agissons, nous qui sommes contraints seuls à une lutte longue et tragique, isolés d'un monde qui nous sacrifie à une paix illusoire et à son lâche égoïsme. C'est de la même manière que se trouvèrent isolés Malatesta, Kropotkine, Cafiso, tous les théoriciens et les lutteurs en contact avec la vie même et qui durent faire front à toutes les nécessités et à tous les problèmes.

Pour nous, comme pour les anarchistes du monde entier, le plus important, le plus fondamental, ce qui est une question de vie ou de mort pour la cause universelle de la liberté, c'est que le fascisme ne triomphe pas, que l'unique fenêtre d'espérance de liberté ouverte en Espagne ne se ferme pas. Si cela arrivait, que deviendraient nos principes? Ils naufrageraient terriblement, l'anarchisme serait relégué à l'oubli, condamné pour longtemps à la disparition et à la mort, perdu dans l'enfoncement de la social-démocratie, vacillante et lâche, qui a préparé le triomphe du fascisme en Italie et en Allemagne, et du communisme, qui n'a pas su organiser révolutionnairement les grandes masses ouvrières du monde, les sacrifiant aux nécessités et aux intérêts créés par une politique favorable à l'emprise japonaise et à la fatalité historique d'une alliance russo-anglaise, poursuivie par les Russes depuis Pierre-le-Grand à Staline.

Pour les anarchistes espagnols, pour tous les anarchistes qui ont le sens de la réalité et la vision générale des problèmes, combattre le fascisme, soulever l'esprit révolutionnaire des multitudes salariées, vaincre les Etats totalitaires, c'est essentiel, fondamental et décisif. Tout en dépend: l'avenir de nos idées, nos possibilités d'émancipation, notre influence dans toutes les activités humaines, nos progrès matériels et moraux. Notre idéologie se base sur l'élévation du chacun et la confiance en soi-même dans la recherche incessante de plus de bien-être et de liberté.

Ce que nous demandons aux anarchistes, aux hommes de conscience libre du monde

Nous demandons, une fois de plus, ce que tant de fois nous avons demandé: compréhension de notre drame, de notre lutte, de notre effort.

Tout l'édifice de la résistance contre le fascisme est basé essentiellement sur nous, qui avons supporté beaucoup d'offenses, d'injustices, de persécutions de la part de nos adversaires politiques, nous poursuivant à main armée et prêts à compromettre le résultat de la guerre plutôt que de laisser à l'anarchisme ses positions. Et pourtant, nous le répétons, c'est grâce à nous que le bloc antifasciste en Espagne se maintient. Nous le soutenons, non pour ce qu'il représente dans notre pays, mais pour l'exemple à donner aux pays menacés par les entreprises fascistes. L'unité antifascis-

te, le pacte de non-agression et d'aide mutuelle en face de l'ennemi commun: le fascisme, scellés avec le sang des combattants de juillet, républicains de gauche, socialistes, communistes et anarchistes, nous voulons le maintenir à tout moment. C'est le levier sauveur, la ligne bien tracée, la possibilité de victoire pour la cause de la liberté dans le monde. Si les autres, coupables, inconscients, le brisent ou le compromettent, nous ne voulons pas que la faute retombe sur nous. Nous sommes, en outre, l'unique mouvement uni, qui forme un seul tronc avec trois branches: F.A.I., C.N.T. et J.J. LL. Tandis que les secteurs marxistes se doivent entre eux, se livrent des luttes publiques aux tribunes et dans la presse, arrivant à l'insulte et à la persécution la plus féroce — l'anéantissement du P.O.U.M. par le Parti communiste, par exemple — nous offrons au peuple le spectacle d'un mouvement uniforme, de ligne parallèle, toujours ferme, en accord avec la réalité et prêchant l'unité par l'exemple. Intérieurement unis, nous luttons avec énergie pour imposer l'unité antifasciste dans tous les secteurs.

Nous demandons de la compréhension pour notre attitude; nous demandons du respect pour nos décisions, prises après des délibérations libres et passionnées. Ainsi la nouvelle tactique de la F.A.I., adoptant une forme d'organisation publique et l'intervention dans tous les organismes créés par la Révolution et dans tous les lieux où notre présence sera nécessaire pour accélérer l'action et influencer les masses et les combattants, cette tactique a été l'objet de bien des discussions, sans qu'elle entraîne aucune modification fondamentale de notre rôle et de nos principes, mais seulement et exclusivement une adaptation circonstancielle aux nécessités de la guerre et aux nouveaux problèmes posés par la Révolution.

Nous demandons l'aide internationale de tous les hommes de conscience libre, de tous les ouvriers, afin que, dirigés et orientés par les anarchistes, on mette tout à contribution pour mobiliser les multitudes et intensifier l'appui moral et matériel en faveur de l'Espagne.

Nous avons le droit de dire aux ouvriers du monde entier d'accorder leur aide à l'Espagne. Nous reconnaissons bien tout l'appui prêté, l'explosion de romantisme qui fit venir à nous tant de prolétaires du muscle et de la pensée, pour combattre sur notre sol dans les Brigades internationales et dans les milices antifascistes, pour travailler dans les fabriques de munitions et nous prêter leur concours enthousiaste dans tous les aspects et les activités de la lutte, mais il y avait un travail à faire que n'a pas fait l'anarchisme international, que n'ont pas fait les ouvriers de l'extérieur.

Mieux que par l'offre personnelle de sa vie ou de son activité sur notre sol, nous aurions été aidés par l'action directe contre le fascisme à l'étranger. Il eût fallu des formations révolutionnaires, capables de blesser l'ennemi aux flancs et au dos, d'entraîner en grande partie l'armement fasciste, de provoquer une résistance à l'intervention italo-allemande.

Ces paroles ne sont pas une accusation. Elles sont la reconnaissance d'une faute du mouvement révolutionnaire international, qui à tout instant peut encore se disculper.

La grande tragédie des Asturies.

Pour finir, nous demandons à tous les hommes du monde, à tous les prolétaires d'Europe, de tourner leur regard angoissé sur ce qu'est et sera la tragédie des Asturies, isolées du reste de la péninsule, destinées à être détruites, rasées, anéanties par les hordes fascistes, si la solidarité internationale ne court pas à son secours.

Nous savons que le monde est à moitié endormi, que le vieux cœur de l'Europe ne bat ni ne s'émeut plus. Mais c'est aux anarchistes, chevaliers de toutes les causes justes, combattants inlassables de la liberté et de la justice, c'est à eux que nous nous adressons. Les Asturies ne doivent pas périr, parce que les Asturies c'est la Révolution, c'est le symbole vivant de notre lutte et le creuset où a été préparée la résistance contre le fascisme, souillé du sang de tous les martyrs d'octobre, décidé à un nouveau massacre effroyable.

Si les démocraties nous abandonnent, si l'U.R.S.S. et le communisme, si le socialisme international ne savent pas nous aider avec l'efficacité précise, nécessaire, les anarchistes ne se livreront pas à une critique stérile, faute de tous les éléments nécessaires pour émettre un jugement exact, mais nous réaliserons le travail constructif, généreux, fécond, qui peut sauver les Asturies, héroïques mille fois.

Camarades du monde entier! Assistance aux Asturies! Appel à toutes les consciences! C'est ce que demandent les braves mineurs, les indomptables prolétaires asturiens pour résister. Obtenez d'émouvoir la masse des organisations syndicales, endormie par le réformisme, afin que tous les travailleurs de France, d'Angleterre, d'Amé-

rique du Nord, de Belgique, des pays scandinaves, s'agitent, se lèvent pour forcer les gouvernements qui se disent libéraux et démocrates à empêcher par tous les moyens la destruction monstrueuse des Asturies.

C'est le premier travail, le plus urgent. Si les Asturies tombaient au pouvoir du fascisme, le carnage qui se produirait ne pourrait se comparer avec rien de ce qui est arrivé jusqu'à présent. Les hommes mourraient par milliers; il n'y aurait pas de pitié ni d'espoir pour eux. Les Asturies, c'est octobre, et octobre, c'est la Révolution, l'unité antifasciste, la résistance tenace contre le fascisme.

En vous, camarades de tous les pays, espèrent les lutteurs du front et de l'arrière de l'Espagne, ceux qui chaque jour se battent avec la mort, défient les explosions des obus et les bombardements. Si nous triomphons, camarades anarchistes du monde, avec nous s'étend le rayon d'influence de l'anarchisme universel. Si nous sommes vaincus, tout s'enfoncé avec nous; l'Europe se consume dans une nuit d'esclavage, de misère, de recul, les organisations ouvrières et sociales sont converties en instrument docile de l'Etat. Luttons ensemble pour nous sauver, et demain nous discuterons nos erreurs, les nôtres et les vôtres, nous reconnaissons quel doit être le droit chemin.

En avant pour la Révolution sociale mondiale, pour la victoire sur le fascisme, pour l'émancipation intégrale des travailleurs, pour l'anarchie!

Valence, septembre 1937.

Le Comité péninsulaire de la F.A.I.

L'anarchiste dangereux

La tentative de changer en attentats anarchistes les derniers attentats fascistes en France, est absolument révoltante, car il y a un tel ensemble de faits que nul doute n'est permis sur les mandants et les exécuteurs. Et voici que l'anarchiste dangereux oublié depuis un certain temps fait sa réapparition.

Paris, 3 octobre. — On se souvient qu'un chauffeur de taxi a déclaré avoir, le jour des attentats de l'Etoile, chargé quatre individus porteurs de deux caissettes. Il a reconnu samedi l'un des quatre individus en la personne d'un nommé Fiamberti, Italien, arrêté récemment par la police française. Fiamberti, ancien combattant des brigades internationales, était venu en France le 30 août dernier. Il séjourna d'abord à Perpignan et se rendit à Paris où il arriva le 9 septembre. Depuis les attentats de l'Etoile, il ne sortait plus du logement de sa maîtresse où il habitait. C'est là que les inspecteurs, avisés de la présence d'un Italien suspect, vinrent l'arrêter. Les recherches opérées à l'identité judiciaire ont permis d'établir qu'on se trouve en présence d'un anarchiste dangereux.

Fiamberti est un anarchiste genre Tamrini ou un camarade odieusement calomnié comme Pasotti? Nous ne le savons pas encore. En attendant, nous apprenons que la revue *The Week*, publiée à Londres et qui n'a rien de « rouge », puisqu'elle renseigne politiquement la classe aristocratique et conservatrice, a publié dans son numéro du 22 septembre dernier, la nouvelle suivante:

Le gouvernement français et la délégation française à Genève sont en possession depuis plusieurs jours de la preuve absolue que parmi ceux profondément et directement compromis dans l'affaire de la bombe de l'Etoile il y a deux fonctionnaires (diplomatic staff) de l'Ambassade italienne à Paris. C'est ainsi que les bombes de la rue de Presbourg et de la rue Boissière n'ont pas ébranlé seulement les immeubles de ces deux rues. Les faits sont indiscutables. La question explosive est donc: Que faire autour d'eux?

Il y a dans le gouvernement français ceux qui poussent leurs collègues à reconnaître la nécessité de prendre le taureau par les cornes et à proclamer en termes clairs la vérité au monde.

Mais il y a d'autres ministres épouvantés par ce que le gouvernement fasciste pourrait être poussé à faire et qui tournent autour de la véritable bombe, l'enquête de la police, cherchant à gagner du temps avant de se décider.

Ces lignes ont paru, nous le répétons, dans un journal bien pensant, qui n'a pas été renseigné dans les milieux d'avant-garde. Ses affirmations n'en ont que plus de poids et sont aussi une réponse à la meute immonde lancée à la chasse aux anarchistes sur tout le territoire français, pour détourner l'attention des véritables coupables, qu'on s'obstine à ne pas poursuivre malgré les preuves les plus accablantes. Le Front populaire veut la paix à tout prix avec le fascisme.

Les camarades doivent fréquenter les réunions de leurs Groupes.